

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Revue P. J. Charlebois

No 41, 2me année

J. M. J.

16 Octobre 1892

LA FAMILLE

Publication hebdomadaire — de simple lecture —
destinée à la famille

F. A. BAILLAIRGE, Ptre

Directeur

Auquel doivent être adressées toutes communications
relatives à la revue et tous chèques et mandats-postes.

SOMMAIRE

La Patrie

Membres gelés

L'Epi

Le voyageur de treize ans

Un insulteur du Christ

La seconde Mère, (fin)

Pensées et Maximes

C. S. V.

MEDICUS.

J. H. GRANDIN.

CHARLES DESLYS.

H. GRÉVILLE.

X. X. X.

Prix de l'abonnement : \$1.00 par an

Les abonnements datent du 1er Janvier

UN NUMERO, 2 CENTIMS

ON S'ABONNE A JOLIETTE, P. Q. CANADA.

Je ne vois pas la LITTÉRATURE AU CANADA dans votre bibliothèque ! Le second volume paraîtra dans le courant de 1892 ; achetez 1890, si vous voulez avoir la série.

DECISION JUDICIAIRE CONCERNANT LES JOURNEAUX

Article 1. — Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre est responsable du paiement.

Article 2. — Toute personne qui renvoie un journal est tenu de PAYER TOUS LES ARRÉRAGES qu'elle doit sur l'abonnement, autrement l'éditeur peut continuer à lui envoyer jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas l'abonné est tenu de payer en outre le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.

Article 3. — Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal est publié, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

Article 4. — Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les journaux à l'ancienne adresse, constitue une présomption et une preuve *prima facie* d'intention de fraude.

Madame Theo, 102 rue Cherrier, Montréal, cire les fleurs naturelles, travaille les ornements d'église, enseigne la dentelle au carreau, Valenciennes, Mâlines e Duchesse. Visite sollicitée.

N. B. — L'abonnement à l'ETUDIANT est encore de 50 centins pour les écoliers, les religieuses et les institutrices.

A l'Œuvre et à l'Épreuve

PAR LAURE CONAN

-:):(-

Roman historique. L'auteur a poli et repoli son ouvrage. Pensées nobles, sentiments délicats, expressions heureuses, couleur locale respectée, cœur humain bien rendu : voilà ce que l'on trouve dans ce volume.

En vente au bureau de l'ETUDIANT : 52 centins, franc de port.

NOUS TENONS A LA DISPOSITION DES AMATEURS :

Le COUVENT de 1886, broché.....	\$0.25
La FAMILLE de 1891, relié.....	1.10
La LITTÉRATURE au CANADA en 1890, reliure de luxe, franc de port.....	60
DICTIONNAIRE DES VERBES IRRÉGULIERS conjugués, broché, franc de port.....	25
COUPS DE CRAYON, par F. A. B, broché, franc de port.....	25

LA FAMILLE

REVUE HEBDOMADAIRE

L'abonnement, qui est d'une piastre (\$1.00) par an, date du 1er janvier. S'adresser, pour tout ce qui concerne la revue, à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, à Joliette, P. Q., Canada.

LA PATRIE.

(POUR LA FAMILLE)

Quel mot puissant et magique que celui de Patrie ! et comme il éveille dans notre pensée une image toute pleine à la fois de douceur et de majesté !

Voici la Patrie !..... Cette maison où votre âme s'est épanouie sous les regards attendris d'un père, qui reste toujours embaumée pour vous du parfum des baisers maternels ; ces chemins que vos premiers pas ont foulés si souvent et si gaiement ; ces horizons connus, ces eaux courantes et ces bois, tous ces chers objets que vous avez naïvement associés aux plus vives impressions de votre enfance ; et ce coin de terre, où dort, hélas ! la cendre à peine refroidie de vos aïeux suivis et gardés dans la tombe par la piété de vos souvenirs ; oui, tout cela, c'est la Patrie.

La Patrie, c'est le reflet ou l'écho incessant du passé qui fait vibrer d'amour et d'espérance, ou de haine et de désespoir, le cœur de l'exilé.

La Patrie, c'est encore cette figure mystérieuse qui vous apparaît quand vous parcourez les annales de votre nation et qui, de son regard triste ou fier, selon la page que vous avez sous les yeux, allume dans votre âme le feu du dévouement et de l'enthousiasme, et vous fait ressentir avec une étrange énergie le poids des revers et l'orgueil des triomphes.

Rappelez-vous vos lectures : comme vous palpitez d'une émotion douloureuse, lorsque le drapeau du pays, engagé dans quelque bataille semblait fléchir et s'incliner sous la fortune adverse !

Mais quelle joie lorsque, soutenu par la vaillante main de vos pères et flottant au-dessus du théâtre de l'action, il faisait fuir au loin les étendards ennemis, et rapportait dans ses plis triomphants un de ces noms fameux que cent victoires y avaient inscrit et qui le revêtent de splendeur et d'immortalité !.....

Ainsi la Patrie, c'est le lien qui unit les hommes dans une douce et forte communauté de langage, d'intérêts, de lois et de vertus ; c'est l'autel et le foyer domestique, la liberté de la Religion et la sécurité de la famille ; en un mot, c'est le point d'appui, le soutien de la société humaine. Or, la société veut qu'on aime la terre où l'on habite avec ses parents ; où, dans le travail et les luttes de chaque jour on répand ses sueurs et ses larmes, où l'on accomplit les grands actes de la vie, et où l'on aura sa sépulture à côté de celles des ancêtres.

C. S. V.

MEMBRES GELÉS

Chacun sait la fréquence de ces accidents, en hiver. Que faut-il faire en pareil cas ? Si l'asphyxié est éloigné de l'endroit où il peut être soigné, qu'il soit transporté sur le champ, le corps enveloppé d'une couverture, la tête découverte. Puis, les vêtements enlevés, on le plonge dans la neige, on le frotte légèrement avec cette substance ou de la glace fondue, en dirigeant la main, du ventre vers les extrémités. Quelques minutes après, on pratique des frictions avec des linges trempés dans de l'eau glacée puis avec de l'eau dégourdie, enfin avec de l'eau-de-vie camphrée : en un mot, on doit réchauffer le corps, non pas brusquement, en le mettant à côté d'un brasier ardent, mais lentement et par degrés. C'est ainsi, qu'en faisant tremper une pomme gelée dans l'eau froide, elle se rétablit dans son état naturel, tandis qu'elle se met en bouillie, si on la fait dégeler à la chaleur.

MÉDICUS.

L'ÉPI

(POUR la FAMILLE)

Charmant épi doré, trésor de la nature,
Dis moi pourquoi ton front s'incline doucement
Sans les tendres baisers du zéphir qui murmure
Son mystérieux chant ?

Je reponds à la voix de Celui qui me berce ;
Et sans craindre la faux des cruels moissonneurs
Paisible je m'endors ; le ciel toujours me verse
Parfum, rosée et fleurs.

Attends-tu que l'oiseau vienne d'un bec avide
Enlever de ton sein ces belles perles d'or,
Puisque vif et joyeux vers l'azur si limpide
Il reprenne l'essor ?

Un sort plus glorieux m'est réservé peut-être ;
Vois l'autel du Seigneur et l'ardent séraphin
Humblement adorer ces Épis que le Prêtre
Change en froment divin.

Vois la foule pressée autour des Tabernacles
Demandant au Seigneur qu'il apaise sa faim ;
Bientôt elle reçoit par l'homme des miracles
Son aliment divin.

Le vieillard languissant a trouvé son remède,
Le jeune homme son guide aussi sage que doux,
Le pauvre son trésor et le faible son aide,
La Vierge son Epoux.

Germe, bel Epi d'or dans la riche prairie,
Germe aussi dans mon cœur jusqu'au suprême jour
Où mon âme de joie et de bonheur ravie
Ne vivra que d'amour.

J. H. GRANDIN.

LE VOYAGEUR DE TREIZE ANS.

J'ai voulu conserver à cette historiette l'allure et le ton du commis voyageur, un illustre Gaudissart, qui me l'a racontée.

C'est lui qui parle. La scène se passe à Boulogne-sur-Mer.

C'était donc hier soir. Nous arrivions par le train, vers minuit. Vous comprenez, on a hâte de gagner l'hôtel... et le do-lo. Avec ça qu'il ventait frais du large. On se serait cru de l'autre côté de la Manche, en Angleterre, et par un brouillard de novembre.

" Saprelotte, ils n'en finiront donc pas avec les énormes colis du confrère qui nous fait droguer dans l'omnibus !"

Il arrive enfin, il monte à son tour. Mais la nuit est si noire que mes yeux ensommeillés distingent à peine notre nouveau compagnon. Je remarque cependant sa taille exiguë, je murmure entre deux baillements :

" Ah ça ! mais il est tout petit, le voyageur aux grandes caisses ! "

Cinq minutes plus tard, nous débarquions sous le péristyle du *Lion d'Or*. Je m'empresse de demander ma bougie, mon numéro. J'y grimpe et referme aussitôt ma porte, mais non sans entendre en bas cette recommandation formulée par une voix douce comme celle d'une fillette :

" Prenez bien garde à mes échantillons ! Vous pouvez les laisser ici. "

Ici, c'était le vestibule. En m'assurant si ma fenêtre était bien close, je les entrevis : une montagne.

Le lendemain, descendant pour aller aux affaires, je constatai qu'ils n'y étaient plus.

" Bigre, pensai-je à part moi, il est matinal, le jeune confrère ! "

J'achevais de déjeuner lorsqu'il vint s'asseoir à la table d'hôte.

Ah ! le gentil petit homme ! Des traits fins, le regard intelligent, des façons distinguées. Dans toute sa personne, tirée à quatre épingles, quelque chose qui faisait que tout de suite on s'intéressait à lui.

“Mais c'est un enfant ! dis-je à mi-voix. Quel peut être son âge ?

—Treize ans !” me répondit en sourdine le garçon qui nous servait.

J'avais fini. Tout en prenant ma canne et mon chapeau, j'examinai de profil cette singulière variété d'adolescent.

Son aplomb, sa prestesse indiquaient un négociant consommé. Il avait l'appétit d'un collégien transporté du réfectoire au festin de Balthasar !

“ Il va bien ! dis-je à l'oreille du garçon, qui venait de lui servir une seconde côtelette.

—Ah ! monsieur, il travaille tant ! me répondit-il avec une admiration contenue. C'est pas pour dire, mais il n'y en a guère parmi vous, messieurs, qui y aillent d'aussi bon cœur !”

Je sortis. C'était l'heure du café. Mais j'aime la mer, et, voyant des nuages l'horizon, je me décidai pour une promenade immédiate sur la grève. Plus tard, il ferait peut-être par trop mauvais temps.

Cela ne manqua pas. Une pluie battante me surprit ; un grain, comme disent les matelots.

Par bonheur, il y avait là, tout près, comme abri, la guérite des douaniers, sans le moindre gabelou dedans.

Je n'y étais pas depuis cinq minutes, qu'un second naufragé s'y précipita tout à coup :

“Part à deux ! Il y a de la place pour deux, n'est-ce pas ?

—Pour un et demi ! répliquai-je en reconnaissant mon Gaudissart imberbe.

—Mettons trois quarts, dit-il gaiement. Hein ! comme ça tombe ! Plus dru que les commissions, pas vrai ?

—C'est donc positif que vous voyagez pour le commerce ?

—Très positif !

—Et que vous n'avez guère plus de treize ans ?

—Je ne les aurai qu'aux raisins !

—Alors il y a avec vous quelque parent ? le patron ? Que diable ! à cet âge-là, vous n'opérez pas tout seul.

— Si, fait tout seul... mais je suis le fils d'un voyageur.

— Ah ! ah ! un louveteau. Je dois connaître votre père...
Comment s'appelle-t-il ?

— Pierre Morand !

— Pierre Morand ! Un de mes meilleurs amis ! Un si brave garçon ! Au fait, voilà longtemps que je ne l'ai rencontré. Est-ce qu'il serait ?...”

Je me tus, n'osant pas articuler le terrible mot.

L'enfant m'avait compris.

“ Non ! me répondit-il, mais il est bien malade !...”

Une larme avait brillé dans ses yeux.

Je ne sais quelle fougue me passa dans le cœur..... Je saisis ses deux mains, puis sa jolie tête, et le baisant au front, le tutoyant :

“ Tu es son fils ! Alors te voilà comme qui dirait le mien ! Ce pauvre Morand ! Raconte-moi tout de suite comment c'est arrivé ! Je veux tout savoir.”

Et comme il me désignait la ville, c'est-à-dire le travail !

“ Bah ! lui dis-je, il est midi... C'est l'heure où les clients prennent leur nourriture... Va toujours, mon p'tiot j'écoute.”

La guérite avait un banc sur ses trois côtes. Nous nous assimes en face l'un de l'autre, et ce fut ainsi qu'il parla :

“ Vous n'ignorez pas que Pierre Morand a pour femme la meilleure de toutes... notre bien-aimée mère... Pas de fortune ! rien que le travail pour soutenir leur famille. Elle est nombreuse. Nous sommes sept... Je suis l'aîné.

“ Que d'efforts ! Quel dévouement pour nous élever ! Vous avez vu mon père à l'œuvre.

“ Il représentait dix maisons à la fois, bûchant du matin jusqu'au soir en route, et, sitôt arrivé à la veille, repartant dès le lendemain. Ma mère ne se montrait pas moins laborieuse à la maison. Bien rares les jours heureux qui les réunissaient. Le ménage des commis voyageurs est un peu comme celui de marins. On ne se retrouve que quand le navire rentre au port.

“ Cependant l'excès de travail ne tarda pas à produire chez mon père une grande fatigue. Les fièvres le prirent. Il lutta. Sa santé s'altérait, mais non pas son courage. Quand on le

trouvait pâle, affaibli, Pierre Morand souriait. Ce sourire-là, je le revois souvent en rêve.

“Un jour vint où ses forces trahirent sa volonté. Il s’obstinait à reprendre sa tournée. C’était au commencement de mes vacances.

— Emmène-moi, lui dis-je, et je t’aiderai. ? Il consentit, n’espérant de ma présence qu’un secours moral. Ah ! ce devait être mieux que cela.

“Il faut vous dire que mon père et moi nous nous adorons. Je le contraignais à rester au lit le matin. Dors, père, j’irai prévenir les clients que tu viendras tantôt. Et tantôt j’étais là, manœuvrant les échantillons, tandis qu’il restait assis. Le soir, d’après ses conseils, je me perfectionnais dans l’orthographe, dans le calcul. Un pressentiment !

“Je le vis un matin chanceler, tomber. C’était une attaque, une paralysie. Je cours au télégraphe, la mère arrive. On le ranime. Quelle angoisse dans son regard ! Je crois encore entendre ses premiers mots.

— Mes enfants !... que deviendront mes pauvres enfants ?”

J’eus une inspiration, je lui répondis :

— Aie pas peur ! je suis là ! Nous avons commencé tous les deux, seul je continuerai... Tu te rétabliras... Quand bien même, tu revis en moi... J’élèverai, j’adopterai mes pauvres frères et mes petites sœurs... Le bon Dieu me bénira... Aie confiance ! ”

“Et cela fut ainsi. Les patrons m’acceptèrent, puis les clients. Il y en a qui m’appellent gamin, moutard. Mais qu’est-ce que ça fait, pourvu qu’ils me donnent des commissions... et que la mère soit contente !

“Je leur dis au besoin :

“Respectez le père de famille !

“.....”

Le fils de Pierre Morand n’en dit pas davantage. Je l’embrassais en pleurant, mais avec un sourire comparable au rayon qui filtrait à travers les dernières larmes du ciel.

Quand nous passâmes devant l’église en retournant aux affaires, ce vœu, cette prière, me vint aux lèvres :

“Dieu, protège le petit voyageur de treize ans !...”

UN INSULTEUR DU CHRIST.

M. Arsène Houssaye, qui n'est certes pas un clérical, certifie l'authenticité de l'anecdote suivante :

“Je chassais à Bruyères avec un de mes amis qui professait l'athéisme. Mon scepticisme ne m'empêchait pas de saluer au passage Jésus-Christ sur son calvaire.

“Passant devant le Christ du mont St-Pierre, je saluai gravement ; mon ami éclata de rire.

“—Tiens, me dit-il, tu vas voir comment je fais le signe de la croix”. Il appela son chien, lui mit sa casquette et lui secoua la tête pour qu'il saluât. Ce ne fut pas assez. Il lui prit la patte et lui fit faire le signe de la croix. La pauvre bête se mit à aboyer, douloureusement, étrangement, furieusement.—“Eh bien ! es-tu content ? dis-je à mon ami.”—“Très content, me répondit-il.” Mais il était pâle comme la mort.

“Nous chassâmes comme de coutume, mais voilà qu'à notre retour, repassant devant la même croix, mon ami se mit à aboyer tout comme son chien, avec un cri plus désespéré encore. Je croyais que c'était un sacrilège de plus, mais je vis à sa figure que cet aboiement était involontaire. Un instant après, il se remit, essaya de rire comme s'il eût joué la comédie. Mais, en rentrant chez sa mère—une sainte femme—il aboya. Le lendemain il aboya, puis le surlendemain, puis toujours...”

Lorsque le nom de Jésus ne se trouve pas sous ma plume, je ne me sers de celle-ci qu'à regret.

LA VÉN. BARRAT.

Une âme repentante de s'être donnée tard à Dieu disait : “Je veux faire en large ce que je n'ai pas fait en long.”

Dans les grandes choses, les hommes se montrent tels qu'ils veulent paraître ; dans les petites ils se montrent tels qu'ils sont.

CHAMPFORT.

LA SECONDE MÈRE

XXI

(Suite)

Berthe et sa mère la prient dans leurs bras, la caressant, la rassurant. Mais ce n'était pas là ce qu'elle voulait. Elle essuya rapidement ses yeux et reprit sa fierté.

— Alors, dit elle, au revoir, ici ou ailleurs, ou dans l'autre vie...

Vous croyez à l'autre vie, monsieur ?

— Il faudrait y croire, mademoiselle, répondit Georges témoin muet de cette scène et d'venu très pâle, car elle nous donnera peut être tous les biens qui nous échappent en celle-ci !

Sa voix tremblait ; vainement il détournait les yeux, son regard revenait à Yveline malgré lui : la voix de sa conscience lui disait :

Mais va t'en donc ! "Et ses pieds ne pouvaient se détacher du sol."

Elle le regarda bien en face, leurs yeux se rencontrèrent et leurs âmes se nouèrent d'un impérissable lien.

— Ah ! fit-elle avec triomphe, répondant à sa propre pensée autant qu'aux paroles de Georges, je le pensais bien ! Alors monsieur, au revoir, en ce monde ! je vous le jure !

Elle s'avança vers lui d'un pas souple, lui donna sa main, et comme il hésitait, éperdu, la leva d'elle-même jusqu'aux lèvres du jeune homme. Il l'effleura à peine, mais ce contact léger lui rendit le sentiment de la réalité, et il s'enfuit dans sa chambre, dont il ferma la porte d'errère lui.

— Qu'avez-vous fait, Yveline ! dit Mme de Présances à voix basse. Il va se considérer déshonoré !

— C'est donc vrai, qu'il m'aime ? fit Yveline en souriant à travers ses larmes ; vous le saviez et vous me l'avez caché ? Méchante ! Dites-lui qu'il ne craigne rien, ni lui-même, ni les autres... ni moi ! ajouta-t-elle avec un joli rire mouillé. Dites lui que je suis très brave que ma mère Ofile est très bonne, et que je serai... sa femme, oui, sa femme, s'il plaît à Dieu ! pourvu seulement qu'il m'aime assez ...

— Ah ! Dieu ! soupira Mme de Présances je crains que ce jour ne nous cause à tous bien des peines ! Mais je veux vous embrasser,

mon enfant, pour votre coeur qui ne redoute pas la pauvreté...

Et maintenant, partez !

— Vous lui direz tout ? répéta Yveline en se laissant entraîner vers la porte. Vous dites non, mais je vois dans vos yeux que vous le ferez. Au revoir. Berthe... au revoir...

Elle n'acheva point, car elle se trouvait sur le perron.

Une joie folle bondissait dans son âme, comme les grelots d'un carnaval de fées; elle aurait voulu courir sur-le-champ à Odile, lui raconter tout, et laisser déborder sa joie nouvelle comme on laisse couler l'eau d'une source en gouttelettes claires à travers les doigts fermés.

Il fallait attendre ; elle passa une nuit sans sommeil, pleine d'ivresse et de projets, pendant que Georges, ébloui, bourrelé de remords, s'accablait de reproches et se trouvait en même temps le plus heureux comme le plus malheureux des hommes,

Le lendemain, Yveline quitta la Rouveraye. Au dernier moment, la tendresse nouvellement éclosée en elle lui inspira un élan d'affection vers sa grand'mère. En la voyant si émue, malgré la peine qu'elle prenait pour se contenir, elle se rappela que ces yeux pleins de larmes l'avaient contemplée b'en des fois dans son berceau, que ces lèvres tremblantes lui avaient donné les baisers d'une mère.....

— Grand'maman, dit-elle en se jetant à son cou, ne croyez pas que rien me fasse oublier votre amitié ! Je ne suis pas une ingratitude, grand'maman ; j'ai un drôle de caractère et je ne suis pas toujours commode... Il faut me le pardonner, n'est-ce pas, grand'maman, je vous en prie ?

Quand elles eurent pleuré ensemble, la paix fut faite ; Mme de la Rouveraye suivit des yeux la voiture jusqu'au bout de l'avenue, puis rentra dans son salon, tout étonnée de sentir, au bout du compte, si peu douloureusement un départ qu'elle avait jadis redouté à l'égal du martyre.

XXIII

Les semaines s'écoulèrent sans qu'Yveline entendit parler des habitants de la Maisonnette autrement que par une courte lettre de Berthe au jour de l'an, où elle ne nommait pas son frère, mais où elle annonçait son prochain mariage avec un petit propriétaire des environs. Yveline après son grand coup de tête, avait espéré

mieux. Dans son inquiétude, elle alla un soir trouver Odile dans son petit salon. Richard était absent ; Edme, après quelques jours de congé, était retourné à Saumur : elles étaient bien sûres de n'être pas dérangées.

— Maman, dit Yveline en s'asseyant sur un tabouret aux pieds de sa seconde mère, avez-vous dit quelque chose de nouveau à mon père, au sujet de ce que vous savez ?

— Non, répondit Odile, depuis le premier jour, où son accueil, tu le sais, n'a pas été favorable. Tu y penses toujours ?

— Toujours ? Sachez, ma mère chérie, que je n'ai jamais pensé à autre chose. Mon père est bien bon pour moi, mais je sens, au fond, qu'il n'est pas content... C'est parce que je ne puis pas aller mettre mes bras autour de son cou, en lui disant tout ce que j'ai sur le cœur. Ce n'est pas ma faute dites, mère Odile, il ne m'a pas encouragée...

— Mérites-tu d'être encouragée ? répondit Odile avec un demi-sourire.

— Oui, ma mère Odile, parce que j'ai beaucoup de persévérance. Et maintenant, écoutez le récit que j'ai à vous faire.

Elle lui raconta très exactement la scène qui s'était passée à la Maissonnette.

— Pourquoi ne m'en avais-tu point parlé, alors ? demanda Odile.

— Parce que je pensais qu'il... que M. de Présances ferait quelque chose pour se rapprocher de moi... et il n'a rien fait, — ce qui m'inquiète.

— Tu es sûre qu'il t'aime ? insista Odile.

— Sa mère me l'a dit ! c'est à dire... je le lui ai extorqué fit Yveline triomphante.

— Eh bien ! attends ; je verrai ; surtout pas d'imprudences ! Je ne veux pas te gronder pour le passé, quoique... enfin ! ce jeune homme a fait preuve de beaucoup de délicatesse.....

— N'est-ce pas ? fit naïvement Yveline, dont les yeux brillèrent d'orgueil.

— ...Mais ne recommence pas !

— Non, maman : je ne f-rai rien sans vous consulter.

Le lendemain, comme Odile s'appêtait à aborder avec son mari cette importante matière, il lui dit :

— N'est-ce pas de Présances que s'opj ell : ce jeune homme dont vous m'avez parlé au sujet d'Yveline ?

— Oui, répondit Odile inquiète.

— On m'a demandé aujourd'hui, comme député, si je connaissais M. de Présances, et si je pouvais donner des renseignements sur lui... Il a, paraît-il, demandé à être envoyé comme médecin civil au Tonkin, ou dans quelque autre colonie lointaine.

— Et sa mère ? demanda-t-elle le cœur serré

— Sa sœur, paraît-il, se marie à un brave homme, qui se charge de Mme de Présances

— Et lui, s'en va dans un pays malsain.... Ce jeune homme a vraiment du cœur, Richard.

Dans un grand élan de son âme généreuse, Odile raconta à son mari l'entrevue dont Yveline lui avait fait confidence. Le père fronça le sourcil au récit de cette visite, mais il ne proféra aucune parole de blâme.

— Voyez, dit Odile encouragée, de quelle délicatesse, de quelle fierté Présances a fait preuve ! On ne peut pas dire cette fois qu'il ait tendu un piège à notre bonne foi ! Si demandez, Richard ! mais c'est l'équivalent d'une condamnation à mort ; il veut mourir utilement, au lieu de se tuer d'une façon bruyante et scandaleuse.

— On ne meurt pas toujours, et parfois on oublie, dit Brice.

— Oh ! mon cher mari, ne soyez pas cruel ! Comprenez qu'il aime noblement et sans espoir, — et qu'elle, elle l'aime aussi. — Je dis pas qu'il faille les marier tout de suite, mais ne pouvez vous pas trouver à Paris, pour ce jeune homme, une place qui lui permettrait de faire montre de ses aptitudes ? Vous auriez mille moyens de le surveiller, de l'apprécier, et, s'il réussissait, plus tard, pourquoi pas ?

— Vous êtes pour les longues fiançailles, Odile ? demanda Richard en souriant.

— Je sais ce que c'est qu'une longue patience, répondit-elle en rougissant, et je sais que le bonheur, lorsqu'il vient ainsi, semble meilleur....

Le souvenir de ses années dépreuve, de son amour courageusement refoulé, de toute une époque disparue, mais dont l'influence s'était maintenue, avait fait monter aux joues d'Odile toute la fraîcheur et tout l'éclat de sa première jeunesse. Une vie pure, une conscience sans tache donnaient à son front et à ses yeux une incomparable sérénité. Ébloui, Richard la regarda ; à quarante ans, Odile était aussi belle qu'à trente, et son âme ennoblie encore, et purifiée par le feu de la douleur, était meilleure qu'aux jours triomphants d'autrefois-

— Vous le croyez, dit-il, et je le crois avec vous. Soit, ma chère femme, il en sera ce que vous désirez ; mais n'en parlez point à ma fille. Si elle aime véritablement, l'attente sans espoir ne changera rien à ses sentiments, et si elle doit oublier, mieux vaut pour celui qui l'aime qu'elle l'oublie... Il aura du moins trouvé une situation en rapport avec ses facultés, qu'on dit remarquables, et il pourra fournir une belle carrière... pour se consoler.

— Quoi ! dit Odile, je ne puis rien dire ? La pauvre enfant !

— Dites lui, si vous voulez, que M. de Présances doit obtenir une place à Paris, mais rien de plus. Quant à lui-même, il comprendra, je l'espère, qu'en l'appelant à Paris au lieu de l'envoyer au Tonkin comme il le demande, je ne cherche pas à le décourager.

Odile n'avait désobéi à son mari qu'une fois dans sa vie, et c'était au sujet d'Edme ; elle n'était nullement tentée de recommencer ; mais il y a bien des manières de donner de l'espoir à une enfant aimée sans prononcer de paroles. Yveline ne sut rien de positif, mais elle avait confiance en sa seconde mère, et elle ne ressentit pas un instant d'hésitation. Très fêtée pendant cet hiver, en raison de sa beauté, de sa fortune et de la situation de son père, elle ne se laissa séduire par aucune fléteuse apparence, et son âme resta fidèlement attachée à celui qu'elle avait aimé pauvre médecin de campagne.

Après un été passé à la Rouveraye, lorsqu'elle rentra à Paris, elle avait le cœur un peu serré. Un an tout entier sans voir Georges, c'était bien long ! Odile avait intercédé pour elle à plusieurs reprises, mais Richard s'était montré inflexible. Il avait décidé que l'épreuve serait au moins d'une année, et le jeune homme n'avait pris ses nouvelles fonctions qu'au commencement de mars. Une visite à Berthe, mariée, et contente de son sort, n'avait rien appris à Yveline de plus que ce que lui disait Odile, car la présence du mari avait mis obstacle à tout épanchement.

L'hiver recommença donc, avec sa routine de fêtes et de dîners. Yveline insensiblement y prenait moins de plaisir ; elle avait commencé par s'amuser très franchement, puis ce qu'il y a de creux dans ce genre de vie lui était apparu, et quoiqu'elle aidât Odile dans ses devoirs de représentation, ce n'était plus avec la vicacité qu'elle y avait d'abord apportée.

Richard observait sa fille très soigneusement. En causant avec elle, en l'emmenant parfois lui faire une promenade, il avait à

pénétrer ce jeune esprit à la fois très simple dans son essence, et très compliqué par son éducation ; il était venu à bout de comprendre le mystère par lequel cette jeune personne si correcte avait pu s'enfuir aux Pignois et ensuite effectuer à la Muissonette cette visite tellement en dehors des convenances qu'il en était encore tout ébahi.

Quand il eût compris sa fille, il l'aima. Il l'aima comme il l'avait aimée, toute petite, non pour sa grâce et sa beauté, mais parce qu'elle lui ressemblait prodigieusement. Il se retrouvait en elle à chaque mouvement, avec le mélancolique plaisir qu'on éprouve à relire le livre qui a été la joie de votre jeunesse.

Une seule chose lui manquait : l'affection d'Yveline, très réelle, très profonde, était encore pour lui entourée d'un voile ; elle en écartait parfois les plis, mais ne le dépouillait jamais tout entier. Il sentait que quelque chose, respect ou crainte, peut être un peu de méfiance, arrêtait les élans de ce jeune cœur. Il voulut se l'attacher pour jamais, et, et de peur d'être trahi par Odile, il en garda jalousement le secret.

Un soir de mars, Odile donnant un dîner, Richard la prévient qu'il aurait un nouveau convive, dont il ne dit point le nom. Lorsque Yveline et sa seconde mère furent seules dans le salon, prêtes à recevoir leurs hôtes, il entra et leur présenta Georges de Présances.

C'était une épreuve redoutable, mais Yveline était forte. D'un coup d'œil elle comprit ; au lieu de se tourner vers Georges, qui attendait son regard, elle se jeta au cou de son père, qui la reçut sur son cœur.

— Cela te fait donc plaisir ? lui dit-il, tout ému de cette façon délicate et naïve de lui témoigner sa joie.

— Mon père, je vous adore ! dit-elle d'une voix contenue. Sans lever les yeux sur son fiancé, elle porta à ses lèvres la main de son père et la baisa longuement.

Les autres invités en arrivant empêchèrent la continuation de cette scène de famille, ainsi que Richard l'avait prévu. La soirée s'échauffa sans que les jeunes gens eussent pu échanger autre chose que des paroles banales, mais il se séparèrent ivres de joie, sûrs de se revoir bientôt.

Quand Richard et sa femme se trouvèrent seuls avec Yveline, celle-ci revint doucement vers son père, et se glissant contre lui,

prit une main qu'elle posa sur sa tête, comme pour lui demander de la bénir.

— Mon père aimé, dit-elle, je m'accuse d'avoir cru à votre sévérité ; vous êtes seulement le plus juste et le plus sage des pères ; pardonnez-moi, car je vous bénis et vous remercie.

Richard enveloppa de ses bras l'enfant reconquise, et sentit que cette fois elle lui appartenait pour jamais. Odile les regardait avec une joie muette dont rien ne peut donner une idée. Par dix huit années d'efforts constants, elle avait réussi à rendre au père tout ce qui lui avait été enlevé. Quelle récompense, pour cette âme généreuse !

Après avoir savouré sa première ivresse, Richard sa tourna vers sa femme en tenant sa fille toujours embrassée.

— C'est à celle-ci, dit-il en désignant Odile, que toi et moi, ma fille, et ton frère Edme devons tout notre bonheur ; à tes heures de joie, envoie-lui le meilleur de ta pensée, car elle a reconstitué notre famille.

Le mariage eut lieu aux beaux jours du printemps, dans la vieille maison des Pignons, qui riait par toutes ses fenêtres, grandes ouvertes au soleil. Sous la neige des cerisiers, la fiancée toute blanche, au bras de son père, traversa à pied le grand verger qui séparait le château de l'église ; la joie de mai semblait lui sourire à travers les herbes et les branches. Edme très grave la suivait, se remémorant leur histoire, depuis le jour où, tout petit garçon, il avait essuyé sur sa joue le baiser d'Odile, jusqu'à cette heureuse matinée où sa charmante sœur prenait un travailleur pour compagnon de route. Une fenêtre attira ses yeux : c'était celle où Odile avait salué le jour naissant, après la nuit où il avait si terriblement lutté entre la vie et la mort.

— Toujours fidèle, et toujours veillant ! voilà sa devise, à notre seconde mère... Heureux ceux qui auront vécu à l'ombre de ses ailes !

Mme de la Rouveraye s'était consolée du mariage d'Yveline qualifié d'abord par elle de sottie équipée, en pensant que c'était chez elle que les époux s'étaient rencontrés, et qu'ainsi sa dignité se trouvait sauvée : d'ailleurs, depuis le mariage de Berthe de Présances avec un "vigueron", elle ne s'étonnait plus de rien.

Quand les jeunes époux furent partis pour leur voyage de nocce, Richard prit sa femme sous le bras et l'emmena sur le perron du

jardin, à l'endroit même où elle s'était jadis senti envahir par tant de terreurs. La gloire du soleil encore loin de son déclin leur faisait une auréole.

—Ma chère âme, dit Richard, à présent je me sens heureux et affermi pour le reste de ma vie. Notre vieillesse sera longue; je l'espère, et belle, j'en suis sûr. Et nous aurons des petits-enfants qui feront revivre devant nous nos jeunes années. Avec vous, mon mari, je n'ai peur de rien, répondit la vaillante.

Edme parut au bout d'une allée, accompagné de Jaffé, usé, presque cassé, mais toujours philosophe.

Voyez-vous, monsieur Edme, dit le vieux domestique, il n'y a encore rien de tel qu'une bonne femme pour faire le bonheur d'un brave homme. C'est pour ça que je ne me suis pas marié; — de regarder les autres, çà m'en avait dégoûté. Mais votre père a eu de la chance, car des femmes comme Mme Richard, on n'en trouve pas une dans un million.

—Tu parles d'or, Jaffé! répondit Edme en regardant sa seconde mère.

H. GRÉVILLE.

FIN.

PENSEES ET MAXIMES.

Ce que j'estime immédiatement après l'éternité, c'est le temps.

MAD. SWETCHINE.

Cherchez le devoir avant le plaisir; et vous trouverez le plaisir dans le devoir.

Pensez deux fois avant de parler, et vous parlerez deux fois mieux.

PLUTARQUE.

Partout il fait bon avec Dieu, nulle part sans lui.

S. JEAN DE LA CROIX.

LE COUVEN'T.

Abonnez vos jeunes filles à cette petite revue. 25 cts par année !
S'adresser au rédacteur de la FAMILLE.

Traité classique d'Economie Politique

PAR F.-A. BAILLAIRGÉ

— (o) —

320 PAGES, BELLE RELIURE, L'EXEMPLAIRE 75 CENTIMS

— En vente au Collège Joliette. —

Achetez la LITTÉRATURE AU CANADA EN 1890. Broché. 50 centims
relié 60 centims, franc de port. Hâtez-vous, car on n'a imprimé que
520 exemplaires. Adressez-vous au directeur de la FAMILLE.



REMEDÉ NATUREL POUR LES
Attaques d'Epilepsie, Mal caduc, Hysterie,
Danse de St. Vite, Nervosité, Hypo-
condrie, Mélancolie, Inébrité,
Insomnie, Eourdissement,
Faiblesse du Cerveau et
de la Moelle Epinière.

Ce remède agit directement sur les centres
nervoux, calmant toute irritation et aug-
mentant l'émission de la force du fluide ner-
veux. Il est prouvé inoffensif et ne
laisse aucun effet désagréable.

GRATIS — Un Livre Importé par les Malades
Merveilleux sera envoyé gratuitement à
toute adresse, et les malades pauvres
peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.

Ce remède a été préparé par le R^{ve}. Pasteur Froehlich,
de Fort Wayne, Ind., E. U.; depuis 1876, et est actuelle-
ment préparé sous sa direction par la
KOENIG MED. CO., CHICAGO, ILL.
A Vendre par les Droguistes à \$1 la Bouteille; 6 pour \$5.

L'ETUDIANT

Abonnez-vous à L'ETUDIANT. Il traite particulièrement des questions
actuelles. S'adresser au rédacteur de la FAMILLE.

L'ASSOCIATION DES FAMILLES

POUR LA

PRIERE DU SOIR EN COMMUN
"ETUDE"

OFFERTE A MM. LES CURÉS ET MISSIONNAIRES

PAR LE PROMOTEUR

ÉGLISE SAINT-SAUVÉUR, QUÉBEC

MM. les Curés de Trois-Rivières et de Nicolet doivent s'adres-
ser à M. de CARUFEL, libraire, à Trois-Rivières, pour
les images (Cachets de l'Association) et pour
cette "Etude."

VOUS SÛLEZ ÊTRE CHAUVES

Vous dont les cheveux, autrefois NOIRS ou BLONDS, sont devenus prématurément gris, lisez attentivement les témoignages importants qui suivent.

TÉMOIGNAGE DE O. N. FRÉCHETTE, ECR.,
1. ROBITAILLE, ECR., Pharmacien.
CHER MONSIEUR,

Permettez-moi de vous offrir mes félicitations au sujet de votre excellente préparation, le RESTAURATEUR DE ROBSON, dont j'ai eu occasion d'apprécier les effets tout à fait merveilleux. Sur la recommandation d'une personne qui s'en servait, je me procurai une bouteille de ce Restaurateur, pour voir s'il aurait pour effet d'arrêter la chute de mes cheveux qui tombaient rapidement. J'en avais à peine fait cinq à six applications que mes cheveux cessèrent de tomber. Je recommanderai certainement avec plaisir le RESTAURATEUR DE ROBSON à toutes personnes souffrant du même inconvénient.

Bien à vous, O. N. FRÉCHETTE,
Fondateur de la Maison Ira Gould & Fils,
Montréal, 21 Novembre 1890.

TÉMOIGNAGE DE M. LE NOTAIRE U. LIPPÉ,
ST JEAN-DE-MATHA.

Représentant du Comté de Joliette au
Parlement Fédéral.

On fait usage depuis plusieurs années dans ma famille du RESTAURATEUR DE ROBSON pour la chevelure, et l'on se trouve très bien sous tous rapports de son emploi. Non-seulement ce Restaurateur rend aux cheveux gris leur couleur naturelle, mais il en prévient la chute et favorise leur croissance. Suivant moi le RESTAURATEUR DE ROBSON est la préparation par excellence pour les cheveux.

U. LIPPÉ N.P.
St-Jean-de-Matha, 15 Janvier 1886.

TÉMOIGNAGE DE CHARLES TELLIER, ECR.,
MARCHAND, ST FELIX-LE-VALOIS

Je fais usage, depuis plusieurs années, du RESTAURATEUR DE ROBSON. Cette excellente préparation m'a donné la plus entière satisfaction pour les raisons suivantes:

10 Grâce à son usage, les cheveux recouvrent leur couleur primitive. Ainsi, mes cheveux, blanchis depuis plus de trente ans, sont revenus *blonds* comme dans le temps de ma première jeunesse.

20 Mes cheveux tombaient depuis longtemps lorsque je commençai l'usage du RESTAURATEUR DE ROBSON. Je n'avais pas encore employé la moitié d'une bouteille qu'ils cessèrent de tomber. Aujourd'hui mes cheveux tiennent mieux que jamais.

Ma femme, qui souffrait du même inconvénient (chute de cheveux), a employé le Restaurateur avec un succès tout aussi satisfaisant.

Mon fils, âgé de vingt-quatre ans, après une maladie de plusieurs mois, voit tomber ses cheveux de manière à lui faire croire qu'il allait devenir tout à fait chauve, quand, sur ma recommandation, il se met à faire usage du RESTAURATEUR DE ROBSON, dont l'emploi non-seulement arrêta de suite la chute de ses cheveux, mais les fait pousser de nouveau et très vigoureux.

30 En outre de ces qualités ci-dessus mentionnées, le RESTAURATEUR DE ROBSON nettoie la tête d'une manière vraiment admirable. Les peaux sèches disparaissent sans retard....

CHARLES TELLIER.
St Félix de Valois, 19 Mars 1888.

LE RESTAURATEUR DE ROBSON EST EN VENTE PARTOUT

A 50 cts la bouteille.